

Entretien avec Yves Simoneau

Claude Racine

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22326ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Racine, C. (1988). Entretien avec Yves Simoneau. *24 images*, (38), 20–20.



PHOTO LOUISE OLIGNY

Brillant jeune réalisateur, Yves Simoneau a un passé de quatre longs métrages derrière lui: *Les yeux rouges, Pourquoi l'étrange M. Zolock . . . , Pouvoir intime et Les fous de Bassan*. Dans quelques semaines il entreprendra le tournage de son prochain film: *La passe circulaire*.

— Existe-t-il un star-system au Québec?

Y. Simoneau: Ce qui attire les gens au cinéma aujourd'hui, c'est l'originalité du film, le bouche à oreille ou la grosse machine commerciale. Toutes les petites stars entre les deux sont beaucoup plus pâles qu'avant, et cela s'applique autant pour les États-Unis que pour la France où le film qui bat tous les records au box office est *La vie est un long fleuve tranquille* où il n'y a pas de vedettes. Au Québec, nous n'avons jamais eu de star-system parce que le public qui

pourrait le supporter n'est pas assez nombreux. Nous suivons la tendance mondiale qui est celle du système américain.

— Des noms de vedettes ou des comédiens connus associés à un projet de film pourrait-il faciliter la levée de fonds auprès d'éventuels investisseurs?

Y.S.: Très rarement, à moins d'aller chercher un nom étranger qui sonne une cloche. Je crois que dans certains cas, le réalisateur pourra être une caution autant que les acteurs. Si André Melançon fait un film, les enfants n'ont pas besoin d'être

connus. *Un zoo la nuit* a été écrit pour une grosse vedette populaire, et le salaire qu'il commandait était disproportionné par rapport à ce que les producteurs évaluaient comme entrées potentielles de cette vedette. Et il semble que Frappier et Gendron ne se sont pas trop trompés puisqu'ils ont frappé juste avec Lebel, qui est un excellent acteur. Le film est ainsi allé chercher tout son public.

— En tant que réalisateur qu'en pensez-vous?

Y.S.: J'aime travailler avec de bons comédiens qu'ils soient «stars» ou pas, pour un réalisateur c'est une question qui est secondaire, mais quand je parle avec un producteur c'est une autre affaire. Présentement, j'ai des projets avec les Américains et pour moi, c'est une réalité bien différente. Par exemple, un des projets a bloqué récemment parce que les noms que nous propositions pour le rôle féminin n'étaient pas considérés comme vedettes féminines assez grosses pour épauler la vedette masculine. Pour le marché américain, ce système est encore valable et cela est très loin de la réalité québécoise. Chez nous, n'importe lequel de nos comédiens les plus connus pourrait jouer avec la plus inconnue des comédiennes sans que ça pose de problème. Ici les stars ce sont les films, ce ne sont ni les acteurs ni les réalisateurs.

— Les réalisateurs ne sont-ils pas de plus en plus les vedettes du cinéma québécois?

Y.S.: Lauzon est en évidence présentement, il fait la manchette des journaux. Il va correspondre à quelque chose pendant cette période-là. Après, ce seront les Turcs qui prendront la place, puis Sinclair Stevens! L'événement est consommé rapidement et quand tu en fais partie, tu seras consommé comme un autre, ce n'est pas ce qui fait que tu deviens une «star». Ton film lui restera à l'affiche, ce sera lui la «star.»

— Dans vos projets avec les Américains, pourrez-vous imposer des acteurs québécois?

Y.S.: Ce sera un rapport de force entre le producteur et le réalisateur. Personnellement, je n'ai pas encore assez de force aux États-Unis pour imposer des choix qui seraient radicalement différents de ceux du producteur. Je pourrai le faire pencher de mon bord si par exemple le choix doit se faire entre Gene Hackman et Martin

Sheen, à même valeur d'acteur au box office, peut-être!... mais si je veux absolument Marie Tifo à la place de Meryl Streep, je n'ai pas les arguments pour l'instant. C'est clair, je ne peux vendre cela aux Américains. Personne là-bas ne connaît Marie Tifo alors que le monde entier connaît Meryl Streep, ce n'est pas une mauvaise comédie. Alors, si on me dit que c'est elle qui va faire le rôle, je vais la considérer d'une autre manière. Dans un certain sens, ce serait comme une figure imposée.

Les Américains, généralement, te donnent un choix restreint, mais dans ce choix il y a des acteurs qui peuvent faire l'affaire. Lorsqu'on m'a dit que Martin Sheen venait avec le projet, comme il est un de mes comédiens favoris, c'était à ce moment-là un aspect plutôt positif pour moi. Si on m'impose Madonna, je me dirai, voyons si elle convient pour le rôle, mais ça pourrait être pire!

— Donc cette réalité de star-system semble toujours très vivante chez nos voisins du Sud?

Y.S.: Maintenant, on essaie de mettre des gros noms ensemble pour que le public en ait pour son argent. Un film avec Burt Reynolds doit avoir fait son territoire en six semaines. Après, il passera en deuxième circuit, mais s'il a décroché avant six semaines ça veut dire que ça va très mal. S'il tient encore après six semaines, c'est alors un succès inespéré. Six semaines, c'est le temps que met un film pour couvrir ses frais, voilà la réalité du film d'exploitation, ces films jouent sur le star-system. Du côté des indépendants ou des films d'auteur, lorsqu'on va chercher une vedette on ne la paye pas le prix d'une vedette. *Candy Mountain* en est un bel exemple, Tom Waits ne l'a pas fait pour l'argent mais parce qu'il croyait au réalisateur et au scénario, et est-ce que sa présence assurera un succès assuré au film? Je ne crois pas que c'est ce qui peut assurer le succès du film. C'est de plus en plus le film qui devient la «star». □

Propos recueillis par Claude Racine